

PÈRE CYRILLE ARGENTI

**LES CONCILES
OECUMÉNIQUES**

**2. LES TROISIÈME, QUATRIÈME
ET CINQUIÈME CONCILES**

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 35

Copyright : Radio-Dialogue 2009

LE TROISIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE Éphèse – 431

Nestorius, qui était pourtant patriarche de Constantinople, disait ce que beaucoup pensent aujourd'hui : il affirmait que la Vierge Marie était la mère de l'homme Jésus et par conséquent ne pouvait être appelée Mère de Dieu. Elle ne pouvait être que la mère de l'homme. En Jésus coexistaient donc le Fils de Dieu et le fils de Marie ou fils de l'homme. Par conséquent, ces deux personnes existaient en Jésus sans vraiment communiquer. Dieu n'aurait donc pas vraiment assumé la nature humaine, en Christ, l'humain et le divin ne seraient pas unis. Si tel est le cas, l'homme n'est pas sauvé, car le salut consiste dans le fait que, Dieu assumant sur Lui l'humain et l'unissant à Lui-même, l'homme peut communiquer avec Dieu. Mais si en Christ l'humain et le divin ne sont pas totalement unis, l'homme reste coupé de Dieu et il n'y aura pas de salut.

Une affaire de vie ou de mort

Les péripéties du troisième concile ont été particulièrement mouvementées. Le grand défenseur de l'Orthodoxie, le patriarche d'Alexandrie, Cyrille, a employé des méthodes sans doute peu catholiques pour faire triompher l'Orthodoxie. Au fond, cependant, les péripéties du concile ne nous touchent pas dans la mesure où elles n'ont pas de portée actuelle. Ce qui est actuel, c'est la doctrine, c'est-à-dire le fait que le concile ait proclamé Marie « Mère de Dieu ». Les gens s'imaginent que cela était destiné essentiellement à honorer, à exalter, en quelque sorte à diviniser la Vierge Marie, alors que tel n'était pas le but du concile. En réalité, le fond de l'affaire est christocentrique : ce qui est en jeu, c'est la Personne du Christ. Cela veut dire que la Personne que Marie a portée dans son sein et qu'elle a mis au monde est la Personne même du Verbe éternel. C'est donc Dieu qu'elle a mis au monde et elle est donc bien Mère de Dieu.

En lui donnant ce titre, on souligne ainsi que l'enfant qu'elle a mis au monde est « le Dieu d'avant les siècles », comme nous le chantons à Noël, et que, par conséquent, elle est uniquement Mère de Dieu parce que cette Personne qu'elle met au monde, l'enfant Jésus, son hypostase, est la Personne même du Verbe éternel, né du Père avant tous les siècles.

Il faut bien se rendre compte que c'est le salut même de l'homme qui est ici en jeu. Parce qu'enfin, pourquoi le Christ nous sauve-t-il ? Il nous sauve parce que s'Il est véritablement le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, s'Il est vraiment Dieu et qu'Il assume la nature humaine, qu'en Lui il n'y a qu'une Personne divino-humaine, alors en Lui le divin et l'humain sont intimement liés. C'est cette union parfaite du divin et de l'humain en la Personne du Christ qui nous sauve, parce que si Dieu assume totalement l'humain, l'homme peut alors communiquer véritablement avec Dieu. À l'occasion du concile précédent, en 381,

saint Athanase avait formulé ceci en proclamant que l'homme peut devenir Dieu. Cela est vraiment essentiel. Évidemment, il est nécessaire que chacun de nous s'approprie ce qui s'est réalisé parfaitement en Christ. L'union du divin et de l'humain en Christ doit pouvoir petit-à-petit se réaliser en chacun de nous pour que nous puissions communier avec Dieu.

On passe souvent à côté de l'essentiel. Déjà, à Noël, on s'émerveille de la présence de l'enfant Jésus dans la crèche. On vénère ce petit enfant, mais on tend à oublier qu'Il est le Dieu d'avant les siècles et qu'en Christ, il y a ce rétablissement de la communication entre Dieu et l'homme. Car enfin si l'homme meurt, c'est parce qu'il ne communique plus avec Dieu. Si nous appelons le Christ « Sauveur », c'est parce qu'Il nous sauve de la mort en nous unissant à la source de la vie, c'est-à-dire à Dieu. Je crois que beaucoup de protestants, quand ils ne veulent pas donner à la Vierge le titre de Mère de Dieu, ne se rendent pas compte qu'en refusant ce titre c'est notre propre salut qu'ils rendent impossible. De même que beaucoup de catholiques et d'orthodoxes ne se rendent pas compte, lorsqu'ils donnent à la Vierge ce titre de *Theotokos*, qu'ils disent par là qui est Jésus et pourquoi Il nous sauve. Il s'agit d'un point essentiel à notre salut. Rétablir la communication entre Dieu et l'homme est une affaire de vie ou de mort.

L'union totale du divin et de l'humain

L'Église orthodoxe souligne l'importance capitale de cette union totale du divin et de l'humain en la Personne de Jésus, rendant possible le salut de l'homme, cette sorte de va-et-vient exprimé par le songe de Jacob, qui voit une échelle où les anges montent et descendent et où quelqu'un, en haut, s'apprête à descendre. C'est le va-et-vient de Dieu qui descend vers nous pour que nous montions vers Lui. Cela est possible parce qu'en la Personne du Christ se trouve cette unité totale du divin et de l'humain.

Nous pensons que Jésus est le Verbe incarné, que la seule Personne en Jésus est celle de Dieu, ce « Je » de Dieu qui se fait homme. Jésus n'est pas quelqu'un qui se ferait Dieu, ce serait monstrueux. On a donc tort de parler de Jésus comme de l'homme-Dieu. Non, c'est bien Dieu qui se fait homme, pour que l'homme soit uni au divin. En Christ se trouve donc l'unité qui fait que le Christ est un homme parfait parce qu'Il est à l'image de Dieu. En lui l'image de Dieu est restaurée dans toute son antique beauté. Il est vraiment l'homme total, l'homme sans péché et donc l'homme parfait, mais l'homme dans son intégrité, tandis que, dans la théorie de Nestorius, il s'agirait d'une personne divisée et il y aurait donc deux personnes en Christ, il n'y aurait pas de véritable équilibre humain. Du fait même que c'est le modèle de l'homme (l'homme ayant été créé à l'image de Dieu) qui s'est fait homme, le Fils de Dieu a pu devenir homme sans rien perdre de sa divinité et en même temps en restaurant totalement l'image, puisque le modèle devient l'image. En sorte que l'homme retrouve ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : l'image et la ressemblance de Dieu.

Le Fils de Dieu fait homme est l'homme parfait, par conséquent, Il est ce

que l'homme est appelé à devenir. Tout ce que le Christ est et a été, nous sommes appelés à le devenir. C'est pourquoi il a fallu qu'Il passe par toutes les épreuves humaines pour qu'Il puisse déifier, diviniser toutes les étapes de la vie humaine, de la naissance à la mort, jusqu'à l'Ascension aux Cieux. La destinée de l'homme est en effet de monter à la droite du Père.

L'exemple de la Vierge Marie

L'Évangile ne nous dit rien concernant la mort de la Vierge Marie. Par conséquent, certaines traditions se sont développées à ce sujet, elles remontent au V^e siècle et sont donc assez tardives. L'une, qui est plus spécialement fêtée par les orthodoxes le 15 août, dit que lorsque la Vierge mourut, les apôtres se rassemblèrent tous autour de son cercueil en l'absence de Thomas. Lorsque Thomas arriva en retard, comme au moment de la Résurrection, le cercueil était fermé et il demanda à voir le corps de la Vierge. Quand on ouvrit le cercueil, celui-ci était vide, ce qui voulait dire que la Vierge Marie était montée avec son corps auprès de son Fils.

Il s'agit de la même foi que les catholiques, quant au fond, mais ces derniers ont recueilli une tradition un peu différente, selon laquelle la Vierge serait visiblement montée aux Cieux avec son corps. Ils nomment cela l'Assomption plutôt que la Dormition. Les deux traditions expriment la conviction que les raisons de l'Incarnation du Christ se sont pleinement réalisées en la Vierge Marie. Voilà ce qui est important. Le fait que Dieu se soit fait homme pour que l'homme puisse communiquer avec le divin, que l'homme puisse ressusciter comme le Christ, que l'homme puisse monter à la droite du Père comme le Christ, s'est déjà accompli et réalisé en la Vierge comme cela doit se faire en chacun de nous.

Sur le plan de la doctrine, en ce qui concerne la Dormition ou l'Assomption, il n'y a pas, je crois, de différence entre les catholiques et les orthodoxes. Les catholiques, cependant, ont voulu en faire un dogme, tandis que les orthodoxes, étant donné que ce n'est pas dans l'Écriture Sainte et qu'il s'agit d'une tradition plus tardive, n'en ont rien fait.

Tout cela est actuel. On ne se rend pas compte, lorsque l'on donne à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu, que notre salut, tous les rapports entre Dieu et nous, sont en jeu. Au fond, l'homme continue à craindre la mort et à vivre à l'ombre de la mort. Si Marie n'était pas la Mère de Dieu, nous ne serions pas délivrés de la mort, parce que le Divin ne serait pas vraiment devenu humain et parce que le Christ ne serait pas véritablement ce que nous pouvons être, ce que nous pouvons devenir. Il n'y a rien en Christ qui ne soit pas possible à l'homme. L'homme est appelé à devenir ce que le Christ est, tout ce qui s'est réalisé en Lui doit pouvoir se réaliser en nous. Voilà toute l'importance du troisième concile œcuménique.

Notons par ailleurs, avant d'étudier le quatrième concile, que le troisième concile est le dernier auquel ont participé les Églises orientales non-

chalcédoniennes, les Églises copte d'Égypte, éthiopienne, syrienne, arménienne et indienne. Il s'agit vraiment du dernier concile où le monde chrétien n'est pas encore divisé.

LE QUATRIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE Chalcédoine – 451

Un concile œcuménique est une opération chirurgicale qui, pour maintenir la santé du corps, rejette certains membres qui compromettraient l'unité doctrinale de ce corps. Lorsque l'on étudie ce qu'est le mystère du Christ, comme l'appelle saint Paul, la réponse n'est pas toujours évidente. Et lorsque l'on étudie de façon passionnée et que l'on donne des réponses différentes, cela conduit à des ruptures. Au fond, dans l'histoire de l'Église, il y a toujours eu des ruptures. À travers elles émerge, petit-à-petit, d'une façon claire, l'enseignement du Christ. Lorsque l'on parle de l'Église indivise des premiers siècles, c'est un peu un mythe : au II^e siècle, il y a eu les gnostiques, au III^e siècle les montanistes, au IV^e siècle les macédoniens, puis les nestoriens, puis les monophysites et ainsi de suite. Il y a toujours eu des divisions.

Finalement, le cœur de l'homme, sa conscience, n'accepte pas de façon immédiate ou directe le mystère révélé. Est-il si facile d'accepter qu'en Dieu il y ait trois Personnes en un seul Dieu ? Qu'en Christ il y ait deux natures en une seule Personne ? Cela ne va pas de soi et lorsque des saints prêtres, des saints moines, des saints laïcs arrivent à exprimer l'inexprimable par leur méditation et leur prière, pour exclure les interprétations fausses, il reste des gens qui s'entêtent à trouver des formulations plus logiques, plus rationnelles, faussement simples, qui gauchissent la vérité révélée. Cette vérité n'est en effet pas conforme à la simple logique humaine. Les hommes veulent des choses plus rationnelles, plus simples et n'acceptent pas la réalité mystérieuse créée par Dieu. Ils veulent le faire rentrer dans les cadres de leur pensée humaine, de leur propre philosophie. Ils ont donc toujours tendance à raidir la révélation pour la rendre conforme à leur pensée humaine, à leurs préjugés, à ce qui leur paraît plus intelligent, plus clair, plus facile.

Il faut reconnaître aussi que ceux qui ont défendu l'orthodoxie de la foi n'ont pas toujours eu assez de tolérance, de bonté et d'amour. Il est souvent difficile de concilier amour et vérité. Tantôt l'on sacrifie la vérité à l'amour et l'on tombe dans une sorte de brouillard où toutes les vérités sont bonnes. Tantôt l'on sacrifie l'amour à la vérité en rejetant, en excluant ceux qui ne se rallient pas à la vérité. Toute la difficulté est dans le juste équilibre.

Contexte du quatrième concile

Un hérétique du nom d'Eutychès, qui était archimandrite à Constantinople, a

affirmé que, si en Christ il n'y a qu'une seule Personne, la Personne du Fils de Dieu, il n'y avait aussi en lui qu'une seule nature. Il disait donc que la divinité du Christ avait en quelque sorte noyé son humanité. Non seulement il ne voyait donc en Christ qu'une seule Personne, mais il ne voyait en lui que la divinité. On a appelé cette hérésie le monophysisme (*monos* : un seul, *physis* : nature). Cette hérésie eut un assez grand succès. En 449, il y eut un concile prétendu œcuménique qui se réunit à Éphèse, soutenu par l'empereur Théodose II, et qui ratifia la thèse d'Eutychès. Il a pour nom le « brigandage d'Éphèse ».

Le pape saint Léon I^{er} écrivit alors au patriarche Flavien de Constantinople une lettre dogmatique – que l'on appelle *tomos* ou *Tome de Léon* – précisant qu'en l'unique Personne du Christ étaient unies « sans séparation ni confusion » les deux natures humaine et divine.

En 451, l'empereur Marcien convoqua le quatrième concile œcuménique à Chalcédoine, aux environs de Constantinople, qui adhéra à la pensée de Léon I^{er}. Il s'agit du premier concile dont le message a été formulé par le pape, c'est sans doute pour cela que – parmi les sept conciles – celui-ci fut, avec le premier, le seul qui aie vraiment été profondément reçu en Occident. Sa pensée a réellement pénétré l'Église d'Occident autant que les Églises d'Orient.

Le quatrième concile œcuménique contraste avec le troisième en ce qu'il a recueilli une bien plus grande unanimité. À Éphèse, en 431, ne se trouvaient que cent cinquante évêques, que Cyrille d'Alexandrie était parvenu à rassembler en s'arrangeant pour que les évêques du bord opposé ne participent pas au débat. Finalement, ce fut par une manœuvre habile de saint Cyrille que le troisième concile put proclamer sa doctrine. Au contraire, au quatrième concile, il y eut cinq à six cents évêques. C'était une représentation non pas totale, mais adéquate de l'Église universelle. C'est pourquoi le quatrième concile fut beaucoup plus positif que le troisième. Ce dernier a plutôt exclu ce qui était hérétique, tandis que le quatrième concile a affirmé en termes clairs et raisonnables la foi de l'Église.

Les discussions des grands théologiens de l'époque de Chalcédoine étaient passionnément suivies, non seulement par les prêtres et les moines, mais par l'ensemble du peuple. Cela conduisait à de véritables partis. Cyrille d'Alexandrie, par exemple, lorsqu'il se rendit à Éphèse, était non seulement escorté par les évêques, les prêtres et les moines de son diocèse, mais par tous les matelots de sa flotte qui étaient violemment partisans et le soutinrent avec des méthodes pas toujours très ecclésiales. Ces querelles soulevaient donc véritablement le peuple tout entier.

La recherche menée par les grands penseurs de l'Église dépassait l'existence de certaines personnalités. Il s'agissait surtout de la réflexion émanant de deux grandes écoles de théologie : Antioche et Alexandrie, les deux grands centres de recherche et de pensée. Cette pensée, qui groupait professeurs, étudiants, prêtres, moines, etc., passionnait aussi le peuple, comme aujourd'hui une controverse philosophique pourrait, si elle était portée sur la scène – comme l'existentialisme du temps de Sartre – atteindre un très large public.

À l'époque se greffent en outre des rivalités personnelles entre les sièges

épiscopaux, en particulier entre Alexandrie et Constantinople et, au quatrième concile, entre Constantinople et Rome. Tout cela est extrêmement confus. Les mouvements populaires, monastiques, les intrigues de cour se mêlent et c'est à travers cette grande confusion que, petit-à-petit, se dégage la doctrine de l'Église exprimant la pensée des apôtres.

Le dogme de Chalcédoine

Ce que le quatrième concile a dit n'est en rien une innovation dans la vie de l'Église. Au contraire, il exprime ce que l'Église avait toujours vécu dans sa liturgie et dans ses rites. C'est pourquoi ce concile a été reconnu par la conscience de l'Église comme œcuménique. Il n'introduit donc pas de changement. La nouveauté du concile réside dans la formulation, dans la clarification, dans le rejet des deux tendances hérétiques – l'une qui allait couper le Christ en deux pour affirmer la réalité des deux natures – l'autre qui allait absorber ou ignorer la réalité sociale de son humanité.

S'il n'introduit pas de changement dans la vie de l'Église, il est vrai cependant que le dogme de Chalcédoine, à long terme, va s'exprimer à travers toute l'iconographie de l'Église. Dès le siècle suivant, on verra apparaître à Ravenne et à Constantinople les magnifiques mosaïques byzantines. Cela ne sera possible que parce que toute la doctrine de l'Incarnation a été précisée et que l'on va pouvoir représenter en image la nature humaine du Christ divinisée par la présence de Dieu en lui. L'expression de Chalcédoine sera au fond l'iconographie, même s'il n'en est pas question au cours du concile.

Il faut souligner que, grâce au grand mystère rendu clair par le quatrième concile œcuménique, il est possible au chrétien d'aujourd'hui non pas d'atteindre le Ciel, mais d'être atteint par le Ciel. Nous pouvons désormais croire et savoir que l'homme est vraiment destiné à participer à la nature divine (je cite saint Pierre¹). Parce que le Fils de Dieu s'est vraiment fait homme, parce qu'Il a vraiment assumé toute notre nature humaine, il devient possible à l'homme, avec toute sa nature humaine, d'être vraiment uni à Dieu, son Créateur, ce qui est le but de la vie humaine.

Le concile ratifie donc la pensée de Léon I^{er}, précisant qu'en l'unique Personne du Christ sont unies sans confusion ni division la nature divine et la nature humaine. Ceci est extrêmement important pour notre salut parce que, si le Fils de Dieu, dans sa nature divine, a assumé, a pris sur lui, la nature humaine – et pas seulement un corps, une chair d'homme, comme le disait l'hérétique Apollinarius – si Dieu s'est vraiment rendu conforme à l'homme, il est possible à l'homme de se rendre conforme à Dieu. Si Dieu a assumé la nature humaine sans qu'en rien Il ne perde sa nature divine – il n'y a donc aucune confusion entre les deux natures, mais pas non plus séparation – il va devenir possible à l'homme de participer réellement à la nature divine.

La doctrine de Chalcédoine exprime donc la condition essentielle du salut de l'homme : le Fils de Dieu, la Personne même du Verbe éternel, comme l'avait

proclamé Éphèse, a assumé la totalité de la nature humaine pour qu'elle puisse ainsi être transfigurée par la nature divine. Ce concile a donc clarifié des points dont dépend notre salut, mais il a également été l'occasion d'intrigues politiques.

Enjeux politiques du concile

L'Église d'Arménie n'a pas pu participer à ce concile parce qu'à l'époque l'Arménie était en guerre avec la Perse. D'autre part, l'Église d'Égypte – ceux que l'on appelle les Coptes – avait dans l'ensemble sympathisé avec la doctrine d'Eutychès et a cru que Chalcédoine reniait Éphèse. Ils ont pensé, en comprenant mal le sens de Chalcédoine, qu'en attribuant au Christ deux natures, divine et humaine, on revenait à l'hérésie nestorienne qui distinguait en Christ le Fils de Dieu et le fils de l'homme. Les monophysites n'ont pas saisi la distinction fondamentale entre la Personne qui est unique et la nature qui est double. La nature désigne l'ensemble des traits qui définissent un homme et caractérisent Dieu, tandis que la personne est le « je » de quelqu'un. Or le « Je » du Christ, celui qui parle lorsque le Christ dit « Je », c'est le Fils éternel du Père, le Verbe d'avant tous les siècles. Il n'y a en Christ qu'une seule Personne, le Verbe divin né du Père avant tous les siècles, mais il y a en Lui deux natures, la divine et l'humaine. Ainsi, Lui qui est vraiment Dieu assume la totalité de la nature humaine et donne ainsi à l'homme sa véritable dimension d'image de Dieu.

Or cette distinction nouvelle entre la Personne et la nature n'a pas été comprise, non seulement pour des raisons intellectuelles, mais aussi politiques. D'une part l'Arménie était attaquée par les Perses et l'Empereur Marcien ne les a pas aidés, occupé qu'il était par des questions politiques. D'autre part, les Égyptiens, les Syriens, les Palestiniens se méfiaient de Constantinople qu'ils associaient à l'empire et à l'empereur. Il y avait donc chez eux un sentiment anti-impérialiste qui se mêlait aux considérations purement doctrinales.

Après le concile d'Éphèse, les nestoriens, qui se trouvaient séparés de l'Église, se regroupèrent pour former les chrétiens de Chaldée (ce seront les missionnaires de la Chine), et donc seule une partie de l'Église était séparée. En revanche, après Chalcédoine, a lieu le premier grand schisme dans l'Église. L'Arménie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, l'Éthiopie et la fameuse Église de Thomas, aux Indes, constituent ce que nous appelons les Églises non-chalcédoniennes. Elles n'acceptent pas le quatrième concile, croyant qu'il s'agissait d'un retour au nestorianisme. Par conséquent, les Églises orthodoxes penseront, également à tort, que les Églises non-chalcédoniennes sont monophysites. En réalité, lorsque les non-chalcédoniens parlent d'une seule nature en Christ, ils précisent que c'est une nature divino-humaine et par conséquent, lorsque nous parlons de deux natures en une seule Personne, il est clair que nous pensons, en réalité, la même chose.

Il s'agit donc d'un sinistre malentendu, qui a été la cause de plus de quinze siècles de schisme, et qui n'est pas encore terminé, bien qu'au cours d'une série de rencontres entre théologiens chalcédoniens et non-chalcédoniens, on ait pu constater que les non-chalcédoniens étaient orthodoxes dans leur pensée. Eux ont

aussi reconnu que, de leur point de vue, nous étions « ortho-doxes ». Il est donc visible aujourd'hui qu'il s'agit d'un malentendu. Cependant le schisme persiste, même si c'est celui qui est le plus près d'aboutir à une future réunion.

Le successeur de Cyrille d'Alexandrie, Dioscore, s'était solidarisé avec le monophysite Eutychès et un grand nombre de chrétiens du patriarcat d'Alexandrie, ceux qu'on appelle les Coptes, ont donc eux aussi refusé Chalcédoine.

À propos de l'Église arménienne

En 491, un synode local de l'Église arménienne a rejeté la profession de foi de Chalcédoine, mais en 505, un concile réunissant tous les évêques arméniens, albano-cassiens et géorgiens, l'a acceptée officiellement et a rejeté le nestorianisme. Ont été alors anathématisés Arius, Nestorius et surtout Eutychès, le représentant officiel du monophysisme contre lequel s'était réuni le quatrième concile œcuménique.

La divergence a surtout porté sur la formulation. L'Église d'Arménie, n'ayant pas pu participer aux débats de Chalcédoine, n'était peut-être pas en état de comprendre véritablement quelle était la pensée profonde du concile. Celui-ci n'a fait que reprendre l'accord qui avait eu lieu entre le héros d'Éphèse, Cyrille d'Alexandrie, et les théologiens antiochiens concernant l'union des deux natures en Christ. En sorte que finalement les Arméniens, qui étaient, ainsi que les Coptes, restés fidèles à la théologie de saint Cyrille d'Alexandrie, n'auraient peut-être rien trouvé à redire sur le fond de la pensée de Chalcédoine. Finalement, des subtilités de langage auraient été la cause du différent. Une Église, engagée dans sa lutte contre des païens, n'avait pas le temps d'entrer dans la subtilité théologique des controverses entre Alexandrie et Antioche sur les deux natures.

Décisions canoniques du concile

Ce concile a pris trois importantes décisions d'ordre canonique. Dans son vingt-huitième canon, le concile de Chalcédoine décrète que le patriarcat de Constantinople doit avoir des privilèges égaux à ceux du patriarche de Rome, égaux après lui, parce qu'elle est la nouvelle Rome et que la primauté avait été donnée à l'ancienne en temps que capitale de l'Empire romain. Le pape Léon I^{er} a refusé d'accepter ce vingt-huitième canon et cette divergence demeurera l'une des différences essentielles entre les Églises orthodoxes et l'Église de Rome. (Elles resteront cependant unies encore pendant six siècles.)

Pour l'Église de Rome, la primauté du pape est fondée sur des raisons doctrinales, elle est de droit divin, remontant à une primauté attribuée à Pierre par le Christ et dont les papes seraient les héritiers. Pour les patriarches d'Orient et l'Église orthodoxe jusqu'à nos jours, cette primauté était fondée principalement sur la raison pratique et politique que Rome était la capitale de l'Empire. Il était donc normal que l'évêque de la capitale présidât à l'unité de l'Église. Constantinople étant la nouvelle capitale, elle avait donc des privilèges égaux à l'ancienne Rome, mais après elle. Cette différence dure jusqu'à nos jours.

Ce canon n'a pas amené de cassure : il est caractéristique de voir que l'Église

de Rome et les patriarchats d'Orient avaient encore une conscience beaucoup trop vive de leur unité pour se laisser diviser par la divergence d'interprétation d'un canon. Cette divergence ressurgira à l'époque de Photius, au IX^e siècle, et sera de nouveau résolue par un compromis équivoque, puisque le concile de 879, qui scellera la réconciliation du pape Jean VIII avec le patriarche Photius, dira simplement que les privilèges de l'ancienne Rome demeurent « ce qu'ils ont toujours été ». En fait, on ne précise pas de quoi il s'agit.

Aujourd'hui, il est évident que des blessures qui ont traversé quinze siècles d'histoire, qui ont pénétré la façon de vivre et de penser de peuples entiers, ne se résolvent pas par une simple embrassade. L'embrassade est pourtant capitale, parce que là où il commence à y avoir affection et amour, on peut étudier les problèmes ensemble, non pas dans un esprit de polémique, mais dans le but sincère de se mettre d'accord.

NOTE

1. 2 P 1, 4.

LE CINQUIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE Constantinople – 553

Contexte du concile

Les nestoriens ont été condamnés par le troisième concile œcuménique, à Éphèse, en 431 et l'hérésie opposée – les monophysites, qui ne voyaient non seulement qu'une personne en Christ, mais qu'une seule nature – a été condamnée par le quatrième concile à Chalcédoine, en 451. Par la suite, la tentation de l'Occident reste plutôt nestorienne et celle de l'Orient plutôt monophysite. Les monophysites, en particulier ceux d'Égypte, sont très féroce­ment persécutés par les empereurs byzantins. Il y a même un massacre où périssent près de dix mille personnes.

L'Empereur Justinien, qui constate avec inquiétude l'hostilité des Égyptiens vis-à-vis du gouvernement impérial, a le souci de se concilier ces populations monophysites, d'autant que sa femme Théodora a de fortes sympathies pour les monophysites. Justinien se passionne pour la théologie, on lui attribue même la composition du cantique « Fils unique et Verbe de Dieu », que nous chantons dans la liturgie. Lorsqu'il veut faire condamner certains nestoriens ou nestorianisants, il tente de rallier le pape Virgile à cette condamnation. Ce dernier se montre très réticent parce que les sympathies des évêques occidentaux – qui ont beaucoup

insisté sur les deux natures en Christ et ont inspiré le quatrième concile – vont plutôt vers les nestoriens que les monophysites. Le pape Virgile se refuse donc à condamner ce que l'on appelle « les Trois chapitres ».

Les « Trois chapitres » sont trois textes venant de trois théologiens à sympathie nestorienne : Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Édesse. Ils n'avaient pas été condamnés par le quatrième concile et Justinien veut, pour se rendre favorable les populations monophysites, les faire condamner. Justinien est en fait quelque peu suspecté de monophysisme, ce qui explique la résistance et l'opposition du pape Virgile. Ce dernier excommunie le patriarche de Constantinople, qui était d'accord avec Justinien pour condamner les « Trois chapitres ». Pris de colère, l'empereur veut le faire arrêter par ses soldats, mais le pape se réfugie dans une église où il s'accroche au pied de l'autel. Les soldats tentent de l'arracher par la force, l'autel s'effondre et il s'en suit un grand scandale. Justinien renonce donc à faire arrêter le pape. Il convoque alors le cinquième concile œcuménique.

Ce concile ne présente aucun des critères objectifs de l'œcuménicité. D'abord, il ne gagne qu'un tout petit nombre d'évêques : il ne sont que cent soixante-cinq, alors qu'ils avaient été plus de six cents à Chalcédoine. Ensuite, il n'inclut aucun représentant des Églises d'Occident. Le pape Virgile, qui était cependant à Constantinople, refuse d'y participer et d'y envoyer des légats. Pire encore, le cinquième concile le déposera et Justinien l'enverra en exil. Ce n'est qu'au siècle suivant que l'Église de Rome et toute l'Église d'Occident reconnaîtront le cinquième concile comme œcuménique.

Plus qu'aucun autre, le cinquième concile se déroule sous des pressions impériales très fortes, alors que certains conciles, comme le troisième, s'étaient déroulés contre la volonté impériale. En effet, Justinien, avec ses tendances monophysites, a le désir d'imposer ses propres conceptions au concile, qui sera vraiment son œuvre.

La position du pape Virgile se comprend : il pensait que Justinien allait revenir sur le concile de Chalcédoine et soupçonnait l'empereur de monophysisme. L'Église de Rome, qui avait joué un rôle considérable durant le quatrième concile, en particulier à travers saint Léon, craignait à tort que le cinquième concile ne soit un retour au monophysisme sous prétexte de combattre le nestorianisme.

Les conciles œcuméniques, convoqués par les empereurs avec des arrière-pensées politiques, prennent cependant des décisions qui concernent directement le salut des chrétiens. À travers les péripéties politico-religieuses qui entourent les conciles, ceux-ci finissent par prendre les décisions nécessaires au salut. L'Esprit Saint parvient à frayer son chemin à travers toutes les querelles, en particulier au cinquième concile. Justinien, pour manifester la liberté totale qu'il laisse au concile, ne participe à aucune de ses séances. Cela est un peu hypocrite, parce qu'il avait lui-même sélectionné les évêques participant. Néanmoins, ce concile sera essentiel sur le plan de la foi, parce qu'en condamnant les « Trois chapitres » il maintiendra l'équilibre fondamental de notre foi.

Le cinquième concile condamnera en même temps explicitement . Nous assistons donc à un concile œcuménique qui condamne le pape Virgile, ayant lui-même refusé de condamner les « Trois chapitres ». Assez paradoxalement, la papauté ratifiera par la suite ce concile. Cela nous montre qu'un concile n'est pas dit œcuménique en fonction de critères juridiques, tel que le nombre d'évêques qui le composent. Certains conciles étaient présidés directement par l'empereur, d'autres par un patriarche, tel saint Grégoire de Naziance au deuxième concile ; certains avaient été rassemblés sous l'influence d'un grand patriarche, comme le concile d'Éphèse, qui était l'œuvre de saint Cyrille d'Alexandrie, d'autres, comme le cinquième, étaient essentiellement dus à la volonté d'un empereur. Finalement, peu importe le contexte historique, les conflits environnants, ce qui reste, c'est le contenu même du concile, son enseignement, sa fidélité ou non à l'enseignement apostolique. Or, le cinquième concile se révélera fidèle à la pensée apostolique, c'est pourquoi la Providence fera qu'il sera finalement reconnu par l'ensemble de l'Église comme œcuménique.

Conséquences politiques du concile

À cette époque, déjà, commence à se dessiner l'opposition entre l'Occident et l'Orient. Il n'est pas question de schisme, mais le pape Virgile refuse de participer au concile, ainsi que les Pères d'Occident. Finalement, ce n'est qu'au premier et au quatrième concile que l'Occident a activement participé. Aux trois derniers conciles, la participation occidentale sera très faible. On entrevoit déjà le conflit entre le pape et les Pères d'Orient. Le pape Virgile non seulement insiste pour ne pas condamner les « Trois chapitres », bien qu'en fait sa position soit assez équivoque et fluctuante, mais il demeure intransigeant sur ses propres prérogatives en tant que pape et là se dessinent déjà les futurs conflits.

Il convient d'ajouter aussi que le but de Justinien de rallier les populations monophysites d'Égypte échouera. Lorsque, un siècle plus tard, les Arabes envahissent l'Égypte, ils seront accueillis en libérateurs et cela facilitera considérablement la conquête arabe. Les successeurs de Justinien essayeront à leur tour de se rapprocher des monophysites pour se rallier les populations palestiniennes et égyptiennes, ce qui sera à l'origine de la fameuse crise iconoclaste du VIII^e siècle, où les empereurs condamneront la vénération des icônes.

La résistance à l'islam a peut-être été amoindrie par le monophysisme qui, dans sa forme extrême, condamne la vénération des icônes. Néanmoins, les chrétiens d'Égypte, malgré leur sympathie monophysite, garderont une iconographie et au fond resteront orthodoxes. Lors des invasions arabes, les chrétiens d'Égypte ne se laisseront pas islamiser, tandis qu'en Afrique du Nord, l'Église de Carthage, l'Église de Tertullien, de saint Cyprien et de saint Augustin sera totalement détruite et annihilée. Le christianisme survit en Égypte et, jusqu'à nos jours, on y trouve près de sept millions de chrétiens coptes, que l'on accuse à tort de monophysisme.

Enjeux théologiques du concile

Il est nécessaire de bien comprendre le danger que représente pour la vie chrétienne à la fois le monophysisme et le nestorianisme. Si, avec les nestoriens nous distinguons deux personnes en Christ, si le fils de l'homme, de la Vierge, l'homme Jésus nous semble une autre personne que le Fils de Dieu, le Fils éternel, que nous mentionnons quand nous disons : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit », à ce moment il n'y a pas d'union véritable entre le divin et l'humain. Alors le Christ ne nous sauve pas, puisque notre salut vient de l'union en Lui de l'humain et du divin.

Les monophysites, quant à eux, ne reconnaissent guère la réalité de la nature humaine du Christ. Le Fils de Dieu n'assumant pas véritablement l'humanité, Il n'unit pas l'humain et le divin. Si le courant ne passe pas entre l'humain et le divin, en l'unique Personne du Christ assumant totalement la nature humaine tout en conservant sa nature divine, alors nous allons mourir et, le divin ne nous atteignant pas, il n'y a pas de vie éternelle pour nous. C'est pourquoi ces querelles, qui paraissent si obscures et si confuses, qui sont si étrangères à notre mentalité actuelle, restent pourtant tout-à-fait essentielle à notre salut.

L'homme est sauvé parce que tout ce qui est humain a été assumé par l'unique Personne du Fils de Dieu. On revient toujours à la fameuse phrase de saint Athanase : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » Cette participation de l'homme à la nature divine est le but final de la vie humaine et constitue le salut, autrement nous ne sommes bons qu'à être jetés dans un trou de cimetière.

La théologie au sens le plus profond du mot – ou plus exactement la « christologie » c'est-à-dire l'étude et la méditation de la question : « Qui est Jésus ? » – concerne directement notre éternité. Il ne suffit pas d'admirer le petit Jésus en oubliant le Fils de Dieu, ce qui est la tentation nestorienne, il ne suffit pas d'adorer le Christ Dieu en oubliant qu'Il s'est fait petit enfant, ce qui est la tentation monophysite, il faut vraiment adorer le Christ Dieu en proclamant qu'Il s'est fait totalement homme, qu'Il est vraiment devenu petit bébé puis homme adulte, qu'Il est mort comme nous pour que nous ressuscitions comme Lui !

Ce qui est frappant, lorsque l'on relit le compte-rendu du cinquième concile œcuménique, c'est l'extraordinaire assiduité et profondeur avec lesquelles les Pères étudiaient tous les textes. Avant de condamner les « Trois Chapitres », ils lirent en détail pendant des jours entiers les écrits de ceux qu'ils allaient condamner. Ils épluchèrent leurs écrits et leur pensée, ils en discutèrent longuement. Il se fit un véritable approfondissement théologique, pas de façon simplement arbitraire pour faire plaisir à l'empereur, mais pour aller au fond des choses. Ils se demandèrent même si on avait le droit de condamner des morts. Le concile les condamnera, non pas à cause de leurs personnes, mais de leurs écrits qui risquent de mettre en cause le salut de l'homme.

Les conciles œcuméniques développent ainsi progressivement les différents volets d'une pensée cohérente de la prédication des apôtres, qui est une dans son

fond mais qui n'est comprise et approfondie que progressivement, à travers les siècles.

Ne nous désintéressons pas de la théologie. Elle n'est certes pas à la mode, l'homme moderne ne comprend pas que l'on puisse s'intéresser à ces questions-là. Mais si nous n'approfondissons pas vraiment qui est le Christ, c'est que nous ne l'aimons pas vraiment. Si l'on aime quelqu'un, on veut le connaître. C'est en le connaissant vraiment, en sentant qu'Il est l'un des nôtres, vraiment homme comme nous et vraiment le Fils unique et Verbe de Dieu existant de toute éternité dans le sein du Père, qu'Il nous fait entrer dans la divinité et, par conséquent, nous apporte la vie dont vit Dieu, c'est en approfondissant le mystère du Christ que l'on peut participer à la vie de Dieu, à la vie éternelle qui nous fait échapper à la mort !

Il convient de nous rappeler cette parole du Christ : « La vérité vous rendra libres. » Nous ne pouvons vraiment conformer notre propre vie à celle du Christ en tant que Personne et en tant qu'Église que dans la mesure où nous avons une vue authentique du mystère du Christ. La vocation de l'Église est de transmettre de génération en génération l'image du Christ que nous ont donnée les apôtres. On ne peut vraiment aimer quelqu'un, être en communion avec lui, que si l'on a de lui une vue vraie. Si vous caricaturez quelqu'un, vous ne l'aimez plus vraiment. C'est pourquoi le salut de chacun de nous dépend de l'authenticité de l'image que l'Église nous présente de son Seigneur. Je dirais même que l'équilibre profond d'une société nourrie de l'Évangile dépend de l'image que cette société se fait du Christ. Si cette image est déformée, c'est toute la vie religieuse de cette société qui l'est également. Par conséquent, finalement, c'est la vie même de cette société qui est faussée et déséquilibrée. L'hérésie brise l'harmonie et l'unité de l'image du Christ, par conséquent, l'harmonie et l'équilibre à la fois de la personne humaine et d'une société de croyants. D'où l'immense importance de conserver une vision apostolique, orthodoxe, du Christ, qui sera à la source de toute la vie de communion en Christ. C'est la vérité qui nous libère, il restera ensuite à la mettre en pratique dans l'amour, dans la foi et dans l'espérance.

NOTE

1. Jn 8, 32.